

UN HOMME EN MAL
D'IDENTITÉ

Tout cela donne envie de dire que le livre de Moustapha Safouan a des enjeux importants, aujourd'hui particulièrement, du fait que la montée de divers fondamentalismes a attiré l'attention sur la place que la religion a pu conserver – ou retrouver – dans le monde contemporain. Mais il incite en même temps à ne pas nous contenter d'explications psychosociologiques rudimentaires.

On a récemment tenté de rendre compte, par exemple, de la radicalisation de certains milieux musulmans par le malaise d'une jeunesse vivant dans des conditions de grande précarité économique, de déshérence culturelle, et finalement de perte d'identité. Ce type d'explication n'est pas sans pertinence. Mais ce n'est pas parce que le malaise, ici, est plus visible, qu'il ne concerne pas au fond tout sujet. C'est sur des questions de ce genre que se termine le livre de Moustapha Safouan. « L'homme, rappelle-t-il très justement, sera toujours en mal d'identité. » À quoi il ajoute que « la civilisation oedipienne a réussi à donner aux hommes les religions qui donnent sens à leurs vies ». Et c'est lorsque l'effacement de cette civilisation vient renvoyer l'homme à une perte de sens qu'on peut craindre le retour des religions dans les formes les plus virulentes.

Resterait à évoquer, pour donner une idée moins sommaire de l'ensemble de l'ouvrage, la façon dont celui-ci rend compte de la fin de la civilisation oedipienne. À cet égard, Moustapha Safouan n'est pas le premier à lier les mutations de la subjectivité avec les mutations

sociales. Mais il va sans doute au-delà de ce que nous invoquons généralement lorsque nous parlons d'un XX^e siècle consumériste, qui fit la promotion d'un objet de satisfaction toujours disponible. L'analyse remonte ici au XIX^e siècle, et à la façon dont l'état bourgeois mit la main sur l'ensemble de l'éducation. C'est alors en citant Rank qu'il relève le « vide éducatif [...] chez les parents des familles modernes, dont l'autorité a été instrumentalisée par l'État et qui sont par ailleurs dépourvus de toute tradition communautaire à enseigner et à transmettre ». Cela donne certainement à penser quant au sujet contemporain, celui auquel nous avons affaire dans notre pratique quotidienne.

Roland Chemama

Karima Lazali

La parole oubliée

Toulouse, érès, coll. « Humus », 2015

Karima Lazali est psychologue clinicienne et psychanalyste ; elle exerce à Paris depuis 2002 (en institution et en cabinet), mais aussi à Alger (en cabinet) depuis 2006.

Cette double expérience et ces deux lieux traversent « la parole oubliée » et en font l'originalité et la richesse.

Comme le souligne Jean-Pierre Lebrun dans sa chaleureuse préface, Karima Lazali s'est confrontée à des situations cliniques « dans des milieux de grande précarité sociale et de misère psychologique et culturelle certaine qui l'ont amenée à penser les impasses de la subjectivation chez les enfants qui y vivaient. »

Dès l'introduction elle s'inscrit dans une lignée freudo-lacanienne en expliquant qu'elle s'intéressera « à la manière dont va se produire "la transmission du savoir inconscient vers le réel du corps" à travers quels tours et détours dans le trajet du parlant ». Mais la véritable originalité de son travail ce sont les questions qu'elle développe sur « comment penser le potentiel politique de la parole et ses effets tant au un par un que dans le lieu social » !

Cet ouvrage a été mûri pendant plus de dix années de travail de terrain. Il est d'abord étayé sur une double pratique psychanalytique en France et en Algérie, mais il l'est aussi sur un long travail de psychologue tant en Maison d'enfants à caractère social que dans la supervision d'équipes d'accueil familial. Ce livre est traversé par toute une réflexion sur les causes et l'impact psychique de la guerre civile algérienne.

Dans son chapitre « Le devenir étranger dans la cure », Karima Lazali nous rappelle ainsi que, mise en position de discours du Maître, « la psychanalyse peut assez vite venir en position de religion, se substituant à la religion d'État ». Courageusement elle pointe que, pour elle, « l'engagement dans l'analyse au un par un commence en interrogeant les effets subjectifs de la cure sur l'appartenance "arabo-musulmane" ».

Elle souligne combien « le "nous" se tient strictement à l'opposé du "vivre ensemble". Ce dernier supposant une différence liante, là où le "nous" se constitue à partir d'une relation de domination qui exclut la différence au nom de la foule ».

Ce livre est riche de multiples pistes de réflexion. Karima Lazali, évoque ainsi l'idée extrêmement

intéressante que Freud lance dans *L'avenir d'une illusion* lorsqu'il écrit : « L'amour de soi ne trouve de limite que dans l'amour de l'étranger, l'amour envers les objets », elle ajoute, et c'est cela qui me paraît à méditer, « ainsi réapparaît comment la reconnaissance de l'autre dans son altérité épargne de la destruction hémorragique du semblable, processus hautement mélancolique ». Ce n'est pas simplement de la cure au un par un dont il s'agit mais d'une véritable réflexion sur l'humain et le politique.

L'ouvrage est traversé par la question de « comment prendre place dans le lien à l'autre ». L'auteur souligne par exemple la contre-productivité d'une réponse institutionnelle au comportement d'enfants agités « par des exclusions sous couvert de réorientation, cela écrase la construction du lien que l'enfant tentait de créer ». Cela prépare des adolescences errantes, car dans cette « incessante discontinuité » des lieux d'accueil traversés « l'adolescent n'a aucun élément lui permettant d'inclure ses différents passages dans un trajet historique ». Ces passages décidés en fonction des agirs de l'adolescent ne font très vite que renforcer sa stratégie de refus de s'insérer et de passage à l'acte de plus en plus nombreux et dangereux.

La seconde partie de l'ouvrage traite du passage de la parole instituante à « l'institution de la parole dans la clinique de l'enfant et de l'adolescent ». Comment travailler avec des enfants qui, du fait des carences familiales et des traumatismes rencontrés, se retrouvent avec « une parole très pauvre et parfois incompréhensible, au point qu'il s'agit d'une parole qui ne fait pas nomination et est sans adresse » ?

Le thérapeute se trouvant alors confronté à « un langage dépourvu de la fonction de la parole ».

Karima Lazali reconnaît qu'il est difficile de traiter en institution ce « moment fondamental où, soudainement, l'adolescent s'anime par ses agirs, pour tenter de sortir de l'effroi et de la honte qui le pétrifiaient, conséquences cliniques des traumatismes précoces entraînant un immobilisme psychique et une désarticulation entre le corps et la pensée » et elle ajoute cette pertinente observation : « Dans cette tentative pour écrire l'ayant eu lieu de la rupture, l'adolescent va chercher à constituer de l'autre qu'il interpelle, afin que soit accueillie sa douloureuse question posée hors mots mais mise en écriture par son corps : "Suis-je réel pour toi ?" »

L'auteure nous rappelle en permanence ce qui devrait être une évidence, que « le psychisme singulier se construit à partir d'une inclusion de l'étranger et non d'une exclusion ». Le risque étant alors que la cure produise « un étrangeté » qui, dans les situations où celui-ci est socialement banni, peut être source d'une profonde douleur.

Il faudrait aussi mentionner d'autres textes passionnants qui constituent cet ouvrage : « De quelques ravages de la langue une » ou « La fêlure du parlant : lecture de Jacques Hassoun », « Les déchirures du parlant : la mort, le sexe, le corps », mais nous laisserons au lecteur le plaisir de les découvrir et de les faire travailler.

À lire donc, absolument, mais en prenant son temps car si ce livre a mûri lentement, il vaut la peine d'être travaillé de même.

Frédéric Rousseau

Lyasmine Kessaci
De la maltraitance infantile à l'infanticide
Rennes, PUR, 2015

« On tue son enfant depuis toujours, semble-t-il, on tue son enfant tout de suite à la naissance, ou dans les heures qui suivent, ou les jours, les mois, voire les années.

On le tue très délibérément en l'étouffant, en l'égorgeant, en le noyant, en l'assommant, ou en lui fracassant le crâne, en l'empoisonnant, et la liste est loin d'être close.

On le tue par inadvertance, sans trop bien s'en apercevoir, sans même vraiment se rendre compte de ce qu'on fait là.

On le tue en le laissant mourir, en l'abandonnant au coin d'une rue, dans une poubelle, sous une voiture. On le tue par négligence, défaut de soins ou refus de s'en occuper. »
L. Kessaci (p. 183)

Il est rare, en ces temps, de lire un ouvrage de psychanalyse en ayant la vive impression que ce livre est unique, incontournable et nécessaire, à la fois sur des plans théorique et clinique. Ainsi, le livre de Lyasmine Kessaci n'est pas un livre parmi tant d'autres, un livre qui s'ajoute à une série d'ouvrages traitant du thème de la maternité. Mais plutôt une réflexion originale et pertinente qui faisait défaut jusqu'alors dans la littérature analytique. L'auteure tente de cerner au plus près ce qui constitue la maternité. Elle s'attaque à un certain nombre d'évidences et d'a priori prenant source dans la morale, à savoir que l'amour maternel, la maternité et le « désir d'enfant » n'ont rien de naturel. Selon elle, ces notions sont les produits d'une dynamique psychique et elles révèlent des faces